

ARCHIVES

Le graphomane du désir

C'est un moraliste. Un musicien, un magicien... qui n'a jamais vécu qu'« entre les mots ». Renaud Camus, chantre de l'âme inconsolée, pourfend la vulgarité et le néo-puritanisme de notre époque. Le labeur de l'écrivain consiste à tâcher éternellement de combler la béance éternellement renouvelée entre les mots et les choses

Par PROPOS RECUEILLIS PAR HUGO MARSAN

Publié le 04 août 1995 à 00h00 - Mis à jour le 04 août 1995 à 00h00 · Lecture 8 min.

Article réservé aux abonnés

Le titre du dernier roman de Renaud Camus, *L'Épuisant Désir de ces choses*, est emprunté à Marcel Proust. Cette ellipse désespérée et héroïquement charnelle résume la quête d'un écrivain de cinquante ans qui a publié vingt-huit livres en vingt ans (1). Jean, son personnage principal, « se prend pour l'arpenteur de l'univers, il ne doute pas d'avoir reçu pour mission l'inventaire du réel... » Pour Renaud Camus, écrire est un mode de vie, une ascèse, un équilibre fascinant entre l'instant et la mémoire, une « monstrueuse utopie que j'ai toujours en frémissant caressée, un journal qui serait la vie, la remplirait tout entière, se substituerait à elle » (2). L'obsession d'un « graphomane », livre après livre enfoui dans l'écriture, recréé par elle : « Car je n'écris jamais que sur de l'écrit, dans le compagnonnage abusif des lettres, dans les interstices de phrases éternelles, éternellement inachevées ; et n'ai jamais vécu qu'entre les mots, dans le blanc mal défendu des alinéas, dans des virgules, entre les pages (3). »

Entiché d'absolu, Renaud Camus est le saint martyr d'une époque dont il commente inlassablement la vulgarité : « Pourtant, l'avenir ne l'intéresse pas (...). Etre, s'il y songe, lui semble composé d'une très petite quantité de présent, d'une immense quantité de passé, et de pas du tout d'avenir. L'être n'a pas d'avenir, parce que l'avenir n'a pas d'être (4). » L'urgence de vivre n'interdit pas de prendre ses distances avec sa propre vie, qui a valeur de chef-d'oeuvre et s'engouffre avec frénésie dans une vision globale du monde. Si le lecteur ne s'identifie pas à Renaud Camus ou à ses personnages, il est aspiré par la même solitude du désir et du temps : « Il n'y a pas de meilleur sujet que la puissance tombante, ou la grandeur tombée ; c'est même l'emblème et la source, je suis assez près de le croire, de toute littérature, et peut-être de tout art (5). »

Renaud Camus se veut moraliste : il est musicien. Quelle que soit sa précision à répertorier le réel, il est le magicien mélancolique de la vie absente ou imaginaire (*Roman Roi* en est l'éclatante réussite). Ce qui nous passionne, c'est la superbe gratuité de son chant et les ombres très particulières que projettent ses fantasmes. En 1979, *Tricks* se présentait comme le constat immédiat et cru de la drague homosexuelle : « L'homosexualité a été, je crois, la grande chance morale de ma vie, parce qu'il y aurait effectivement beaucoup de choses que je n'aurais jamais comprises ou ressenties si je n'avais pas été homosexuel (6). » Seize ans après, nous lisons un chef-d'oeuvre baroque. Affamé victorieux des corps, Renaud Camus ne parlait que de l'âme inconsolée : « Il n'y a pas de chagrins d'amour, excepté dans cette phrase qui pour les nier se voit bien obligée de les nommer encore (7). »

L'Épuisant Désir de ces choses met en scène notre époque. Rien, semble-t-il, n'échappe à Camus de cette France figée dans ses traditions, inquiète, égoïste et bavarde, mais boursouflée de bons sentiments.

Renaud Camus part en guerre contre les leurres, jusqu'à vouloir nous réconcilier avec un personnage ambigu, Ulysse Person, auteur de l'Opus Niger, un roman qui épouvante les éditeurs par ses propos antisémites. « Que serait un écrivain qui ne troublerait pas, réplique Renaud Camus lorsque nous soulignons ce qui nous paraît une provocation. Nous vivons sous le règne de la vertu. La vertu a quitté le domaine sexuel pour investir le social, et le politique. Les prix littéraires, à commencer par le Nobel, sont devenus des prix de vertu, des certificats de bonne pensée. Ils ne se décrochent pas au génie, ils se décrochent au mérite, comme la médaille du Travail. Ce ne serait que demi-mal si ce n'était pas la vérité qui faisait les frais de ce néo-puritanisme. La moindre des exigences intellectuelles et morales, pour un écrivain, c'est de n'être pas sympa. Le sympa, voilà l'ennemi. » Pourquoi me battrais-je vertueusement pour l'intégration, quand toute mon existence est un combat pour n'être pas intégré ? Je crois que les champions de l'intégration dissimulent une profonde horreur de l'étranger : comme s'il n'y avait pas de plus grand honneur à lui faire que de lui dire "sois avec nous, sois comme nous". L'art, c'est l'étranger absolu, le non-semblable, ce qui ne peut pas être intégré. J'aime les étrangers, et je crois qu'ils doivent le rester. J'aime être étranger, à l'étranger. L'horreur serait un monde où l'on serait partout chez soi, nulle part à l'étranger. » Tout écrivain est du côté de Cratyle, de l'étymologie, de la vérité sans doute illusoire des signes, et des noms. Son labeur consiste à tâcher éternellement de combler la béance éternellement renouvelée entre les mots et les choses. Il est du côté de la saveur, et la saveur c'est l'origine. Ce qui le désole, c'est que tout soit faux, privé de l'épaisseur du temps, de la saveur du lieu et de la saine vigueur étymologique. L'écrivain n'a pas pour mission de rassurer les vertueux, ces raseurs abusifs, toujours arc-boutés dans leurs forteresses bétonnées de bonne pensée. »

Tous ses personnages ne parlent-ils pas d'une même voix foudroyante qui est la sienne ? Renaud Camus tient à distinguer les journaux et chroniques des romans : « Je crois que le roman a parmi ses fonctions celle de révéler ce qu'il entre de fiction dans les idées, et bien sûr dans les idéologies : d'engouement, d'illusion, de séduction, de mode et de stéréotype. Dans un roman, les idées passent, comme des autobus : on peut prendre celle-ci ou celle-là, on ne sait pas où l'on se retrouvera. Mais il ne faudrait pas en conclure que je plaide, moi, auteur, pour je ne sais quelle "extraterritorialité" de la littérature, et pour l'irresponsabilité de l'écrivain. Pas du tout. Exposer ce qu'il entre de fiction dans le mouvement de la pensée, c'est travailler pour la vérité. L'écrivain finit toujours par rejoindre la sienne, et il en est responsable. C'est un grand hommage à la littérature que de fusiller les écrivains. Et l'on ne devrait jamais écrire, sans doute, que ce qui encourt le poteau d'exécution (ne serait-ce que sous cette forme légèrement atténuée, la mitraille de la critique...). »

Renaud Camus écrit indéfiniment que la vie vaut la peine d'être vécue, il tente de s'en persuader, il nous serine ce qu'il aime et ce qu'il convoite. Car il ne triche pas avec son corps. Le plaisir serait la réponse éphémère et répétée à toute angoisse. Une jouissance immense qui prendrait dans ses bienheureux filets le sexe, l'amour, un tableau, un morceau de musique, une heure d'amitié, une phrase, un vers ou « un chef-d'oeuvre qui pourrait faire bander » (8). La volupté et la littérature : « Savoir mieux vivre sa vie devrait être l'exercice privilégié de l'écrivain. La phrase est une structure d'existence, la syntaxe est une école de la perception, la prosodie est une leçon de bonheur (ou du moins de dignité, qui est l'art d'imposer de la forme au malheur, ou au hasard : c'est-à-dire d'en être un peu moins la victime, ou le jouet). »

Sans le désir, il n'y a rien, mais sa satisfaction est sans cesse remise en question (d'où l'écriture qui capte et ressuscite), car il y a l'autre (et son désir). L'oeuvre d'art est enfermée dans un musée, qui lui-même est enfermé dans une ville, qui elle-même grouille de gens qui n'ont pas les mêmes appétits que soi. Renaud Camus espère être surpris et comblé par des tentations et des félicités dont il décrit la précision par avance ! Cette chasse au bonheur, assidue et quelque peu puérile, explique ses livres remplis à ras bord, leur nombre et leur fréquence, ses chroniques maniaques, ses petits livres merveilleuses respirations, ses romans astucieusement stratifiés : « La grande figure de ma vie, et de mon travail (c'est à peu près la même chose, en quoi je m'inscris contre toute la tradition moderniste, qui, elle, a une sorte de fétichisme de l'oeuvre, jusqu'à en exclure l'écrivain), la grande figure de ma vie n'est pas la métaphore, mais plutôt la métonymie. La littérature et la poésie, qui en est l'essence est

l'art de l'association : il s'agit de tisser ensemble les trivialités du quotidien, les contingences, le malheur, l'insignifiant, et tout ce qui peut leur donner forme, sens, dignité, lyrisme et résonance : existence, en somme.

Je n'aime pas la mort moderne parce qu'elle ne propose que des métonymies hideuses, ou en tout cas inutilisables pour le poète. Or la mort, la conscience de la mort, ou le passage du temps, si vous préférez, ont toujours été avec le paysage sans doute, l'encaisse-or de toute poésie, de toute philosophie, de toute littérature. Aujourd'hui le paysage est massacré de toute part, et de la mort moderne, ce sale incident technique, il n'y a rien à tirer pour l'être. Le grand écrivain réaliste, ce n'est pas Zola, c'est Proust : dans la vraie vie, Mm Verdurin devient toujours princesse de Guermantes, et Octave-dans-les-choux Jean Cocteau, ou Stanislavski. Je recommande chaleureusement de vieillir, aux jeunes gens : c'est tout le relief d'exister. Alors qu'à vingt ans on voit le monde à plat, à quarante ou cinquante ans on voit les êtres et les choses dans leur histoire, et dans la nôtre, dans l'épaisseur du temps, avec tous les retournements cocasses qui se sont produits ; c'est d'un attrait un peu austère, mais irrésistible, et qu'il serait dommage de ne pas connaître... »

Renaud Camus écrit sa vie, s'évertue à la vivre telle qu'il l'écrit. Il habite le château de Plieux, dans un village du même nom : « Le caractère particulier, historique et architectural, de l'endroit où j'habite m'a entraîné à toutes sortes d'activités qui ont semblé s'imposer d'elles-mêmes : une exposition de mon ami Jean-Paul Marcheschi, une autre d'Eugène Leroy, et cette année, tout l'été, chez moi, une grande exposition de Jannis Kounellis (9). » J'ai fait le choix de vivre "à la campagne", et aussi "dans de l'architecture", c'est-à-dire dans un lieu dont les lignes, les volumes, participaient de cette "imposition de la forme" qui me paraît l'essence de la vie morale, de la vie sociale, de la recherche du bonheur, et aussi de ce que je serais tenté d'appeler aujourd'hui la conception pan-littéraire du monde : celle dont l'exigence est qu'on tâche de faire de sa vie une belle phrase. »

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGO MARSAN

Services

CODES PROMOS avec Global Savings Group

- Boohoo : -50% sur plusieurs catégories
- Made.com : 50€ offerts dès 500€ d'achats
- Nike : jusqu'à -50% sur les articles en promotion
- Yves Rocher : -50% sur une sélection d'articles
- AliExpress : 5€ offerts dès 10€ d'achats
- Red SFR : 15€ de remise sur votre panier
- Europcar : -15% sur votre location de voiture

Tous les codes promos